

Le théâtre de Guignol.

Déporté au Palais Bourbon, le théâtre de Guignol et ses 577 marionnettes affichent un spectacle de plus en plus déplorable...

En effet, ses soi-disant représentants du peuple caquettent sur les bancs, au perchoir, changeant constamment de costume en obtempérant aux ordres de chorégraphes qui, eux-mêmes, font et refont le scénario, au gré du vent, pour préserver leur place sur la scène, oubliant leur rôle principal ; celui qui consiste à rendre heureux les spectateurs dans l'unique partition qu'il est convenu d'avoir : celle du « bien public ».

Au lieu de cela, la marionnette du « gendarme » étant absente sur la scène, le canut Guignol, Gnafron, Madelon et les autres s'en donnent à cœur joie et sans ambages pour vomir les uns sur les autres, emplissant le chaudron de leur haine ; jusqu'à en éclabousser les spectateurs (le peuple).

Il y a près de vingt ans que nous dénonçons ce comportement des représentants du peuple, de cette farce qu'ils nous livrent à longueur de temps et en toutes circonstances, à travers nos observations et dans une comédie explicite qui traduit leur véritable nature : *« Tout pour moi ! Rien pour les autres ! »*

Voici cette traduction :

« Des fruits secs de toutes les carrières, des avortons de tous les métiers se promènent pendant les campagnes électorales, de clubs en meetings, faisant outrageusement leur propre éloge, avec l'impudence de pitres à la foire. Ce qui fait de ces Chaloupet, de ces Duflambart ou de ces célébrités nationales, que Gambetta appelait "des sous-vétérinaires" pour ne pas leur donner leur vrai nom, "des ratés". C'est-à-dire tous ceux qui abandonnent presque toujours un cabinet d'avocat où il ne venait personne, un cabinet de consultation médicale où ils ne traitaient pas un rhume, un comptoir sans un client, une caisse sans argent. Incapables de faire de bons clercs de notaires, de bons avocats, de bons patrons, de bons médecins, etc., ils se jugent dignes d'être des élus de la République. C'est-à-dire, comme le disait un député républicain : "de devenir un des cinq ou six cents rois qui dirigent le pays".

Enfin, le poste est enviable, à en juger par les efforts qu'ils mettent à l'obtenir. Une fois nommés, ils ne se gênent guère pour repousser du pied tous ces tas d'électeurs qui les ont hissés sur le pavois.

Aussi, pour employer des noms en rapport avec ces vieilleries : Brutus promet à ses électeurs le pain à discrétion, mais Cincinnatus s'engage à fournir les faisans truffés et les gâteaux ; Gracchus demande la participation de l'ouvrier au capital, mais Cinna se l'offre prioritairement pour anéantir le capital et le bourgeois par-dessus le marché ; Scipion s'inscrit pour la séparation de l'Église et de l'État, mais Glabrion, moins clérical, exige la transformation des églises en lupanars ; Icinius veut la réforme des lois criminelles, tandis que Virginion met, dans son programme, l'abolition des délits politiques avec, en prime, une récompense (une nouvelle promotion) aux délinquants ; Tribonien se déclare partisan de la magistrature élective, mais Pomponius, moins réactionnaire, veut le remplacement des magistrats par les détenus.

Assaut de bourdes qui n'engagent pas grand-chose, mais qui font réfléchir. Le tour est joué et le plus blagueur l'emporte. Il lui est permis d'ignorer jusqu'à l'orthographe.

Nous connaissons l'absurde de cette farce.

Et après ? Après on attendra, cinq ou sept ans et plus, pour nommer un autre pur, encore plus pur, qui, certainement cette fois, réalisera le progrès qu'on attend toujours et qui n'arrive quasiment jamais ! »

Voilà ! C'est dit !

P. R.